

Introduction

Qu'est-ce que la pensée magique ? Pourquoi notre rapport à l'alimentation est-il un terrain privilégié pour ce mode de pensée ? Nos connaissances sur l'influence de l'alimentation sur la santé ne sont-elles pas biaisées par la pensée magique ? La médicalisation croissante de l'alimentation se fonde-t-elle vraiment sur des données conformes à la rigueur scientifique, toujours invoquée ? Telles sont quelques unes des questions qui furent posées au cours du colloque qui s'est déroulé les 19 et 20 octobre 1994, à Paris, sous les auspices de l'OCHA, et sous le titre « Pensée magique et alimentation aujourd'hui ».

Les contributions des intervenants ont fourni la plus grande partie des articles figurant dans ce volume (mais non la totalité). Un premier volume, paru en 1994 aux éditions Autrement, contenait en effet déjà certaines communications présentées au colloque ainsi que des articles originaux. Délibérément « généraliste », il comprenait des articles de sciences humaines, mais aussi médicaux, littéraires, relevant de la nutrition ou de la gastronomie (Fischler, 1994)

Dans ce second volume, nous avons également demandé des articles à des contributeurs n'ayant pas participé au

colloque : c'est le cas de Gérard Apfeldorfer et de Malcolm Hamilton. Carol Nemeroff, déjà présente dans le premier volume, nous a donné un deuxième article inédit. Saadi Lahlou, Marian Apfelbaum et Massimo Piattelli ont repris ici la substance de leur intervention au cours du colloque lui-même. L'introduction générale que j'avais rédigée pour ce premier volume sous le titre « Magie, charmes et aliments » peut bien entendu s'appliquer à celui-ci, puisqu'il poursuit en l'approfondissant la même problématique (Fischler, 1994). Rappelons néanmoins quelques-unes des questions posées.

Un débat séculaire

Qu'est-ce que la pensée magique ? Le débat a plus d'un siècle et a été lancé par l'anthropologie dès ses origines. Les lois de la magie sympathique ont été décrites par Tylor, Frazer et Mauss (Frazer, 1988 [1911]; Mauss, 1950 [1903]; Tylor, 1974 [1871]). Elles étaient censées formuler les principes de base de la pensée dans les cultures « primitives ». Paul Rozin, dans sa contribution au colloque, les résumait ainsi :

« On peut les diviser en deux grandes catégories : les lois de contagion et les lois de similitude. La loi de contagion peut se résumer par la formule anglaise « *once in contact, always in contact* » : ce qui a été en contact restera en contact. En d'autres termes, lorsque deux entités entrent en contact, certaines propriétés fondamentales se transfèrent de l'une à l'autre de manière permanente. *Cette loi vaut aussi pour les adultes occidentaux instruits*¹. Il s'agit, en l'occurrence, d'un de ces « processus primaires » que l'on res-

1. Souligné par moi.

sent mais que l'on surmonte rationnellement ensuite. C'est ainsi par exemple que nous sentons, au fond de nous et de manière très affective, qu'un aliment touché par un cafard se « cafardise » pour toujours. De même, un vêtement porté par quelqu'un que nous détestons a le pouvoir de retenir en quelque sorte l'essence de cette personne. Nous avons démontré la présence habituelle du principe de contagion chez les Américains instruits (Rozin et al., 1986; Rozin et al., 1989). Nous considérons qu'il s'agit d'un principe de pensée universel, fondamental, et en même temps surmontable. » (Rozin, 1994).

Frazer pensait que la pensée magique était le propre des « sauvages » ou des esprits faibles ou, comme il l'écrit, que cet « enchaînement des idées [...] est à la portée tant de l'intelligence rudimentaire du sauvage que de l'esprit des gens quelconques et bornés de partout » (Frazer, 1988, p. 42)². Les successeurs de Frazer, s'ils ne renvoyèrent plus la pensée magique à un stade inférieur du développement humain, l'attribuèrent volontiers à un stade plus « primitif » de l'organisation sociale. Ainsi Lucien Lévy-Bruhl, dans les années vingt, introduisit la notion de « mentalité prélogique » (sur laquelle il reviendra d'ailleurs à la fin de sa vie) : les croyances magiques nous sont incompréhensibles parce que les primitifs ont un système de pensée différent du nôtre, produit par leur culture (Lévy-Bruhl, 1960 [1922]). Quant à Freud, dans *Totem et tabou*, il reconnaît dans la pensée magique l'illusion de toute puissance de la névrose obsessionnelle, la renvoie à un non-dépassement du stade narcissique, énonce que « l'ontogenèse reproduit la phylogénèse » : ce sont

donc en un sens les mêmes processus qui permettent d'expliquer la pensée magique chez les sauvages, les névrosés et les enfants (Freud, 1951 [1913]). En somme, comme l'écrit Raymond Boudon, « dès que la distance sociale qui sépare l'observateur de l'observé excède un certain seuil, le premier tend à expliquer les croyances *bizarres* du second par des *causes* plutôt que par des *raisons* » (Boudon, 1990) : les causes sont passionnelles et hors de la conscience du sujet, les raisons sont objectives et conscientes.

« Anthropologue du diable »

Dans ce volume, Richard Shweder, jouant en somme le rôle sinon d'avocat, du moins « d'anthropologue du diable », procède lui aussi à une analyse critique du terme et de la notion de pensée magique. Les difficultés qu'elle soulève, selon cet auteur, tiennent essentiellement au fait que « lorsqu'un observateur attribue à l'Autre un fonctionnement de « pensée magique » c'est qu'il est prêt (ou même qu'il en a le désir) à privilégier ses propres croyances métaphysiques, si étroites soient-elles, et à en faire les critères qui permettent seuls de définir ce qui est naturel, objectif ou réel. »

Un siècle après Frazer, il apparaît cependant de plus en plus clairement, comme le montre notamment Paul Rozin, que la pensée magique n'est l'exclusivité ni des « sauvages », ni des moins instruits. La pensée magique consiste notamment (ses formes sont multiples) à attribuer des effets à un acte ou à un objet tout en mettant en quelque sorte « entre parenthèses » les mécanismes exacts de la causalité.

Ainsi, montre Rozin, beaucoup d'entre nous hésiteraient à déchirer la photo d'un être cher. Pourquoi ? Parce que,

2. Je reprends ici certains passages de ma présentation du premier volume, *Manger magique*.

semble-t-il, quelque chose en nous craint que l'acte accompli sur l'image n'entraîne des effets néfastes sur la personne représentée. C'est bien le principe magique de similitude : l'image égale l'objet. Ou encore : lorsque nous disons « vous avez mangé du lion ce matin » à qui manifeste un entrain particulier, c'est bien sûr façon de parler, mais c'est aussi façon de penser, qui relève d'une logique magique.

Croyances ou processus ?

Si la pensée magique ne peut plus être considérée comme exclusivement « primitive », étrangère comme par définition au monde moderne, on peut sans hésiter l'associer presque consubstantiellement à l'alimentation. Rappelons : en absorbant un aliment, on absorbe aussi les caractéristiques, physiques et immatérielles, de l'objet absorbé. Les variantes de ce dernier type de représentation sont multiples : la viande saignante rend vigoureux et les végétariens sont tristes ou ont du sang de navet.

Quelle est donc la nature de la pensée magique ? S'il ne s'agit pas simplement, comme on l'a cru longtemps, d'une nébuleuse de croyances mais plutôt de processus mentaux propres à l'espèce tout entière, comment les situer par rapport aux processus cognitifs et à leur développement, à la rationalité en général, aux errances universelles de cette rationalité, sorte d'illusions cognitives, que l'on appelle maintenant « biais cognitifs » ? Les contributions de Michael Siegal et Massimo Piattelli-Palmarini, notamment, nous invitent à nous poser ces questions et nous apportent un éclairage nouveau. Edgar Morin, pour sa part, nous montre que la distinction entre pensée rationnelle et pensée magique

n'est jamais claire, que la tenir pour claire relève de la superstition, et que la rationalité elle-même a bien du mal à se distinguer de la rationalisation.

L'aliment, le soi et le monde

Le monde contemporain entretient avec l'alimentation un rapport très particulier. D'une part parce que, en dépit de l'abondance, avec l'industrialisation de la chaîne agro-alimentaire, une forte anxiété s'est fait jour. Au moment où j'écris ces lignes, l'Europe subit de plein fouet la crise des « vaches folles », qui révèle et réveille des inquiétudes profondes et archaïques. D'autre part parce que l'évolution individualiste des sociétés les plus développées ouvre une crise profonde du rapport au *self*, au corps, à la santé et à l'identité. Plusieurs articles (Falk, Nemeroff, Hamilton, dans une certaine mesure Apfeldorfer) convergent spontanément dans leur analyse et montrent notamment que le corps et le soi tendent de plus en plus à s'identifier et se réduire l'un à l'autre. Dès lors, la question de leur maîtrise, de leur régulation, essentiellement à travers la régulation et la maîtrise de l'ingestion et de l'incorporation, devient centrale et obsédante. C'est notamment dans ce contexte que se manifestent la pensée magique ou certains de ses sous-produits, y compris dans les sanctuaires de la rationalité que devraient constituer la médecine, la nutrition et la science en général.

Claude Fischler